

Aimeriez-vous connaître

Mère Ursule LEDOCHOWSKA ( 1865 - 1939 )  
fondatrice des Ursulines C.J.A. ( Bon Accueil )

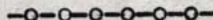
Qui a été béatifiée ce 20 juin 1983 à Poznan  
en Pologne par Jean-Paul II ?

Petite conférence avec diapositives par  
Soeur Thérèse venue de Pologne.

MERCREDI 16 décembre 1983

*Vendredi* à 20h.30

Salles Paroissiale de Saint Joseph  
rue Beyle-Stendhal à Grenoble



comme  
Dieu  
le veut



*M. Ursule Ledochowska*



# Matka Urszula Ledóchowska



comme  
Dieu  
le veut

*4 Urszula Ledóchowska*

## Une leçon d'optimisme

L'optimisme véritable est une vertu difficile, rarement rencontrée aujourd'hui même parmi les chrétiens pour lesquels ces paroles du Christ ne doivent pas être étrangères: « Je vous ai dit ces choses afin que ma paix soit en vous. Dans le monde vous aurez à souffrir, mais gardez courage, j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33).

Les premiers adeptes du Sauveur voyaient avant tout le vainqueur de « la mort, de l'enfer et de Satan ». Aussi relisaient-ils toute l'histoire de l'humanité, passée et à venir, dans la lumière du mystère de la Résurrection. Dans les moments les plus sombres des pires persécutions, ils conservaient la foi et l'allégresse, se souvenant des recommandations de l'apôtre Pierre: « ... vous que par la foi, la puissance de Dieu garde pour le salut prêt à se révéler au dernier moment. Vous en tressaillez de joie, bien qu'il vous faille encore quelque temps être affligés par diverses épreuves, afin que la valeur de votre foi, plus précieuse que l'or périssable que l'on vérifie par le feu, devienne un sujet de louange, de gloire et d'honneur, lors de la Révélation de Jésus Christ. Sans l'avoir vu vous l'aimez; sans le voir encore, mais en croyant vous tressaillez d'une joie indicible et pleine de gloire, sûrs d'obtenir l'objet de votre foi: le salut des âmes » (1 P 1, 5-9).

Qu'ils étaient beaux les temps où les



chrétiens, portant les plus dures conséquences du témoignage rendu à l'Évangile, découvraient le signe joyeux de la victoire sur le mal. Leur attente eschatologique du moment où se fermerait à jamais le livre de l'histoire du monde, n'avait rien de commun avec le « catastrophisme » d'aujourd'hui. Ils considéraient la ruine du cosmos, l'écheveau embrouillé des destinées humaines tranché par le glaive de la justice, comme une grande victoire du Christ à laquelle, par leur foi et leur collaboration à la grâce, ils avaient part, eux aussi. Ils n'étaient pas naïfs. Dans la réalité qui les entourait, ils percevaient l'énormité du mal, ils réalisaient son impact sur les croyants eux-mêmes, mais leur conviction en était fortifiée qu'on ne triomphe pas du mal par miracle, mais par l'effort de l'intellect et de la volonté de l'homme.

Leur optimisme découlait de la foi dans la force et la bonté de Dieu, et dans la capacité des créatures raisonnables et libres, de collaborer avec leur Créateur et Sauveur à la réalisation d'un royaume de vérité, de liberté, de bonheur. Ils pensaient très logiquement, que les propositions divines ne sont pas au-dessus des forces humaines. Et c'est pourquoi l'invite à étendre le bien, peut être acceptée par tout homme qui, en chaque réalité, parvient à introduire au moins une parcelle d'harmonie.

Dans la philosophie chrétienne de l'histoire, l'homme est le partenaire de Dieu, son collaborateur volontaire, et non un instrument aveugle ou un esclave. Il est capable de comprendre que sa véritable dignité consiste à s'unir au plan de Dieu par son propre effort, et s'il le faut par la souffrance, afin que l'oeuvre de toute sa vie rappelle le tableau enchanteur dont parle le Psalmiste: « Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent en chantant. On s'en va, on s'en va en pleurant, on porte la semence; on s'en vient, on s'en vient dans la joie, on rapporte les gerbes » (Ps. 126).

Ceux-là seuls comprennent l'histoire – et en même temps s'efforcent de l'enrichir eux-mêmes par la mise en ordre de leur esprit, de profondes méditations et expériences religieuses et la marche vers la perfection selon la loi de l'évangile. L'arbre généalogique des gens de bien enfonce très profondément ses racines – jusqu'à la volonté créatrice de Dieu. L'optimisme est donc un élément indissociable de la véritable philosophie chrétienne et de la théologie catholique. Il doit également vivifier l'éthique chrétienne du travail et l'efficacité de toute action.

C'est dans une telle atmosphère d'optimisme que le christianisme éduque ses membres. On dit souvent – et l'on fait erreur – que le chrétien doit avant tout être



sensibilisé au mal, sous toutes les formes du péché, qu'il doit être tout à la fois terrifié et fasciné par sa force, comme les habitants d'une ville assiégée, vivant dans la crainte continuelle de l'assaut final de l'adversaire. Ainsi, dans la structure de la vie chrétienne, devraient entrer presque organiquement la crainte, la tristesse. Les paroles de joie avec lesquelles les confesseurs du Christ allaient vers un monde dur et pour eux souvent hostile, contredisent cela: Car ils étaient par dessus tout sensibilisés au bien, à chacune de ses parcelles découvertes dans la réalité qui les entourait. Ainsi Clément d'Alexandrie cherchait avec soin dans la culture païenne le « grain de vérité » et se réjouissait lorsqu'il pouvait le rapporter à l'unique source de toute vérité et de tout bien – à Dieu.

Mère Ursule Ledóchowska possédait, elle aussi, un tel regard. Son programme de vie est contenu dans un poème de jeunesse, au titre significatif: Rayon de soleil. Il commence par ces mots: « O Seigneur, que je sois ce rayon de soleil qui répand alentour consolation et joie ». Alors que se diffuse, dans la conscience européenne, au cours de la première guerre mondiale, l'ombre d'un pessimisme annonçant la fin de la civilisation chrétienne, Mère Ursule commence à publier en Suède le premier, et à

cette époque, l'unique mensuel catholique Solglimtar – Rayon de soleil. C'était en 1916. Une année fort triste, marquée par le massacre de Verdun et la quête du sens d'un tel excès de souffrances humaines. Au coeur de l'Europe chrétienne, retentissait le cri de « barbarie », à la vue de la ligne sanglante du front. Un des publicistes français écrivait alors: « Notre culture est horrible et sans espoir, puisqu'elle ne se fie plus désormais qu'au tranchant des baïonnettes ».

A la même période, toujours en 1916, le philosophe allemand, Oswald Spengler, publie la première partie de son oeuvre: Der Untergang Abendlandes – Déclin de l'Occident. Il restait peu de place dans la conscience des peuples emportés par la tourmente des hostilités, pour l'optimisme, la joie et la sérénité du regard sur l'avenir. Mais le plus grand danger était alors de ne plus croire aux valeurs qui avaient jusque là, formé la pensée, l'éthique et l'action de la communauté chrétienne. Il fallait donc que quelqu'un rappelle à cette communauté le devoir de revenir aux principes les plus simples, aux perspectives de Bethléem, en lesquelles tous les problèmes et toutes infortunes humaines peuvent trouver leur solution.

Mère Ursule discernait bien les besoins



de son époque, pressentant que le cours de l'histoire s'infléchissait, que l'année 1914 et ce qui la précédait, annonçaient un changement radical des conditions politiques, sociales, culturelles et religieuses. A ces craintes, à ces pressentiments, elle opposa les propositions continues dans ses « pensées et actions pré-conciliaires » : des propositions très simples et en même temps très hardies, issues de la foi en la bonté de Dieu et la bonté de l'homme.

A cette époque, la foi était chose difficile, car au premier plan triomphait la loi du plus fort, contresignée par la souffrance des innocents. Il semblait à certains que la théologie de la bonté de Dieu, reconnue jusqu'alors, s'effritait sous le poids de la violence et de l'injustice. Mère Ursule comprit que la reconstitution de cette théologie, n'était pas uniquement le fait de recherches intellectuelles ni de l'accumulation d'arguments subtils et novateurs, mais bien le témoignage concret, – par des actes personnels de bonté – rendu à la présence bienveillante de Dieu dans la destinée de l'homme. Elle écrit dans une de ses méditations : « Plus je donnerai aux autres de gaieté, de joie, mais de cette joie qui est sainte, divine, plus il me sera facile de les convaincre, d'avoir sur eux de l'influence. Le premier apostolat de la bonté – le meilleur

leur moyen de toucher les cœurs – c'est une constante sérénité, un constant reflet de bonheur au visage, une joie continuelle de tout l'être. C'est difficile, bien sûr; parfois nous avons le cœur lourd, et peut-être les larmes nous montent-elles aux yeux, mais il ne faut pas montrer ce qui nous fait souffrir au dedans, il faut être calme, sereine, pour les autres, pour leur bien, leur bonheur, pour l'exemple. C'est un apostolat et c'est un acte d'amour envers Dieu. L'apostolat de la bonté c'est se consacrer aux autres, et ce n'est pas facile ». Dans l'article L'apostolat du sourire (Clochette de St Olaf 1936, X) elle assure : « Dieu lui-même s'est réservé le droit de sanctifier l'homme par la croix – et à nous il a laissé la douce mission d'aider autrui dans sa marche douloureuse sur le chemin de la croix, en jetant alentour de petits rayons de bonheur et de joie; nous pouvons le faire souvent, très souvent par un sourire d'affection et de bonté – par ce sourire qui parle de l'amour et de la bonté de Dieu ». Toute sa personne parlait de cet amour, de cette bonté divine. Et en cela consistait son optimisme fondamental. Elle faisait confiance à Dieu, confiance aux hommes, confiance à soi-même parce qu'elle savait considérer, croire et vivre la moindre parcelle de réalité en la



replaçant dans son ensemble, c'est à dire dans le plan rédempteur de Dieu. C'est de semblables réflexions et expériences que naquit un jour l'affirmation de l'apôtre Paul: « Je puis tout en Celui qui me fortifie » (Phil 4, 13).

Seuls de tels optimistes peuvent tenter d'accomplir de grandes oeuvres caritatives, par exemple un Saint Maximilien Kolbe qui annonce au Japon la Vérité du Sauveur, et à Auschwitz montre en lui-même le visage du chrétien véritable. Mère Ursule suivait un chemin semblable. Elle croyait la bonté payante – quoiqu'humainement parlant – à ses lourds efforts et sacrifices, ne répondaient pas toujours ni aussitôt, des résultats perceptibles ou de grande portée. Car la bonté est payante en premier lieu pour celui qui en fait la dominante de sa vie et de son action. L'homme grandit en se donnant.

Au travers des témoignages de personnes qui connurent Mère Ursule les termes: calme, sereine, joyeuse, dynamique, donnée aux autres, apparaissent constamment. Et de fait, elle était ainsi en toute circonstance, même en les plus difficiles. Lorsqu'elle se rendait compte que les vérités divines devaient être présentées au prochain au moyen d'un geste apostolique, elle veillait à ce que ce geste soit toujours beau

et rayonnant; d'où sa réflexion: « La sérénité est non seulement une vertu qui exige force d'âme et courage, non seulement une pénitence qui crucifie la nature, mais elle est aussi un apostolat très efficace. Rien, peut-être, ne parle autant aux indifférents, aux incroyants, que la vue d'une personne toujours sereine, rayonnante de joie intérieure, souriante, quoiqu'on la sache devoir porter plus d'une croix et que bien des soucis l'accablent. Cette sainte joie de l'âme parle par elle-même de l'action de Dieu: elle dit qu'il y a quelque chose au dessus de cette terre, qu'il existe une sphère surnaturelle où l'âme trouve un bonheur que le monde ne peut lui donner ».

Un des reproches que Nietzsche faisait aux chrétiens était celui de « ne pas avoir l'air d'être des sauvés ». S'il avait rencontré Mère Ursule, peut-être aurait-il modifié le trop sévère jugement porté sur les serviteurs du Christ de son époque. Dans l'article L'apostolat du sourire cité plus haut, nous trouvons une phrase qui se rapproche de l'assertion du philosophe allemand: « Parfois les gens se plaignent, et on l'écrit même dans les journaux, qu'il est presque impossible de rencontrer un visage serein et souriant. Car les temps sont durs, très durs et sur la face des adultes, des enfants eux-mêmes, soucis, misère et



souffrances ont buriné des traits d'amertume, de tristesse et de douleur. Et de même qu'après un long hiver, l'homme aspire aux rayons du soleil printanier, de même en ces temps difficiles, on languit après un visage paisible, serein, souriant. Ne m'a-t-on pas dit récemment à Varsovie, que les gens se retournent quand ils rencontrent un visage gai? ». Les gens se retournaient quand ils voyaient le visage toujours serein de Mère Ursule. Parmi ses élèves circulait une maxime: « Elle est la joie ambulante ». Et ceci s'accorde avec le témoignage qu'elle donne à l'occasion de son Jubilé d'or de vie religieuse: « Pendant ces 50 ans de ma vie au couvent, pas un seul instant je ne me suis sentie malheureuse - 50 années d'un grand bonheur ».

S'il est exact, comme on le dit, que chaque artiste se révèle lui-même dans ses oeuvres, Mère Ursule s'est révélée parfaitement dans la famille religieuse qu'elle a fait naître. Elle l'a marquée par la sérénité, la joie, l'optimisme. Les Ursulines grises ont bien lu le Testament de leur Fondatrice. A sa lumière, elles poursuivent le dialogue avec le monde actuel.

Avec le monde, auquel manque la joie. Et on pourrait la lui donner, puisque grâce au développement de la civilisation technique qui rend accessible à l'homme la ri-

chesse des moyens nécessaires à la domestication aisée du cosmos, devraient croître en même temps la joie et l'optimisme. Le vingtième siècle commença, éclairé des rayons d'une telle espérance. Ils furent cependant bien vite éteints, laissant place à la crainte de l'avenir sur lequel les tenants du catastrophisme étendirent leur pouvoir et leur vigilance. Nous vivons dans une atmosphère d'inquiétude, de découragement et d'incertitude. Les croyants eux-mêmes se laissent aller à un pessimisme affligeant, d'autant plus dangereux que s'y joint la tentation de perdre foi en la charte du bonheur qu'a proclamée le Christ sous la forme des Béatitudes. Et cela s'est produit parce que la conception du bonheur, de la joie, de la sérénité et du sain optimisme a été coupée de sa source vivifiante - de Dieu et du don du salut. De nombreux chrétiens aujourd'hui adoptent l'attitude des disciples d'Emmaüs marchant tristement, après la Résurrection du Christ pourtant, et répétant: « Et nous, nous espérons... ».

En ces chrétiens assombris et déçus, il faut ressusciter la joie de l'esprit et du coeur. N'ont-ils pas le devoir d'annoncer la Bonne Nouvelle à toute l'humanité, et de rappeler que la page la plus merveilleuse de l'histoire humaine est déjà écrite? Le



Christ l'a vivifiée et montré le chemin. Saint Jean rapportant les faits qui suivirent la Résurrection du Sauveur et ses apparitions aux disciples, ajoute: « Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur » (Jn 20, 20). Présenter le Christ comme principe de l'harmonie et de la joie du monde,

c'est ainsi que Mère Ursule concevait son rôle et celui de sa Congrégation. Elle invitait donc chacun à l'école de l'optimisme véritable. Grâce à sa vie et à son oeuvre cette école est toujours ouverte, et la leçon continue.

G.M.



Julie Ursule Ledóchowska, Fondatrice de la Congrégation des Ursulines du Coeur de Jésus agonisant, naît à Loosdorf en Autriche, le 17 avril 1865. Son oncle paternel, le Cardinal Mieczislas Ledóchowski, Primat de Pologne, était préfet de la Congrégation de la Propagation de la Foi, son frère Vladimir – supérieur général de la Compagnie de Jésus. Sa soeur Marie-Thérèse, fondatrice de la Congrégation missionnaire de Saint Pierre Claver, a été proclamée bienheureuse en 1975.

Le père de Julie, Antoine, fils d'un insurgé de 1830, dut émigrer à l'étranger. Sa mère, Joséphine, d'origine suisse, consciente des conséquences d'une union avec un polonais, collabora avec son mari pour éduquer les enfants dans un vif sentiment d'appartenance à la nation polonaise.

En 1883 la famille Ledóchowski retourne dans sa patrie et se fixe à Lipnica Murowana près de Bochnia. En 1886, Julie entre au couvent des Ursulines de Cracovie. Elle fait profession en 1889 et reçoit le nom religieux d'Ursule. Elle commence alors un travail d'enseignante et d'éducatrice dans le pensionnat des soeurs. En 1904 elle devient la supérieure de la maison de Cracovie. C'est à cette période qu'elle organise le premier foyer d'étudiantes universitaires.

En 1907, à la demande de la colonie polonaise et avec la bénédiction spéciale de Pie X, Mère Ursule accompagnée de quelques soeurs, se rend à St Pétersbourg, elle y dirige l'internat du collège polonais de Ste Catherine. Au travail d'enseignement et d'éducation pour la jeunesse, elle joint diverses initiatives de caractère apostolique et oecuménique dans le milieu polonais et parmi l'intelligentsia russe. En 1908, elle obtient l'érection de la maison de St Pétersbourg en couvent autonome d'Ursulines – elle en est nommée supérieure. Elle ouvre en 1910, au bord du golfe de Finlande à Merentähti, une école avec internat pour jeunes filles polonaises. Merentähti (c'est à dire Etoile de la Mer) devient un centre d'aide et d'action religieuse pour la population de l'endroit.

En 1914, Mère Ursule est expulsée hors des frontières de l'Empire russe et se rend en Suède. Là, par ses initiatives novatrices, elle apporte promptement sa participation à la vie du milieu ambiant et à l'activité de l'église catholique. Elle organise également un institut de langues étrangères. Dans le même temps, elle collabore au Comité d'aide aux victimes de la guerre en Pologne, organisé à Vevey par H. Sienkiewicz. Elle parcourt les pays scandinaves, prononçant des dizaines de conférences sur la Pologne, sa culture, son histoire et le droit de la nation polonaise à l'indépendance. Elle noue de nombreux contacts avec des personnes de nationalité, de religion et de convictions diverses. En 1917, elle s'installe au Danemark où elle organise une maison pour les orphelins d'émigrés polonais ainsi qu'une école ménagère pour jeunes filles.

En 1920 elle retourne en Pologne avec le groupe de ses soeurs et les enfants polonais du Danemark. La communauté se fixe à Pniewy près de Poznan, c'est là que s'élève la maison mère de la Congrégation. La même année, Mère Ursule reçoit l'accord du Saint-Siège pour transformer la maison autonome de St Pétersbourg en Congrégation des Ursulines du Coeur de Jésus agonisant, dites « Ursulines grises » et pour adapter les constitutions aux conditions nouvelles de vie et de travail. Les Constitutions de la Congrégation sont approuvées en 1923.

Avec dynamisme, la Congrégation participe à la vie du pays en reconstruction. Un prompt développement des oeuvres et des communautés se produit. Dans les vingt ans d'entre deux guerres, 35 maisons sont fondées en Pologne, Italie, France – et le nombre des soeurs s'élève à environ 800. La Congrégation embrasse par ses activités un large éventail de besoins sociaux et religieux: établissements d'éducation, écoles, foyers d'étudiantes universitaires, cercles de jeunes, jardins d'enfants, catéchèse, Croisage Eucharistique, Congrégations mariales, édition de presse religieuse, apostolat de milieu dans les banlieues de grandes villes, les usines et les contrées délaissées. Mère Ursule prend également une part active à la vie du catholicisme tant en Pologne qu'au plan international.

Elle meurt à Rome le 29 mai 1939, en opinion de sainteté.





Mère M. Ursule Ledochowska  
Fondatrice des Ursulines C.J.A.  
1865-1939



EXTRAITS DES ECRITS  
DE MERE URSULE LEDOCHOWSKA

Réjouissons-nous,  
Soyons joyeux dans le Seigneur toujours:  
dans la vie ou dans la mort,  
dans la santé ou la maladie,  
le succès ou l'infortune, toujours.

(A ses élèves)

Courage chère enfant, vous venez vous  
donner à Dieu. C'est un grand bonheur,  
croyez-moi.

(Lettre à une postulante)

Aime Jésus, aime-le sur la croix,  
aime-le au Tabernacle, aime-le dans sa  
volonté divine, et tu seras toujours  
heureuse.

Souvenez-vous, mes enfants, que notre



71

vie est un combat, un combat jusqu'à  
la mort.

Par la persévérance, tu gagneras sûre-  
ment le Coeur de Dieu.

*(Testament)*

Lis, relis l'Évangile, tu y trouveras  
une perle de prix qui rendra ta vie  
lumineuse, pleine de douceur, proche  
de Dieu, tu trouveras Jésus et il de-  
viendra le compagnon inséparable de  
ta vie.

*(A ses élèves)*

Ne jugez pas les autres, et si vous ne  
pouvez pas défendre l'acte, ne jugez  
jamais, jamais l'intention, Dieu seul  
peut le faire.

Le meilleur geste d'amour envers le pro-  
chain est peut-être cette constante  
sérénité intérieure, irradiant autour



d'elle de chauds et clairs rayons.

Que notre vie soit un acte constant  
d'amour envers le doux Coeur de Jésus.  
Afin que vous puissiez aimer, demandez  
l'amour.

*(Testament)*

C'est la confiance, la paix, la sérénité  
de l'âme qu'il nous faut, avec un grand  
amour de notre Jésus et notre Maître.

*(A ses élèves)*

Sans prière il n'y a pas de vie pour  
Dieu, il n'y a pas de service de Dieu.  
Par la prière vous trouverez celui  
qu'aime votre âme.

La prière, c'est le pont qui relie le  
présent à l'éternité, la terre au ciel,  
l'homme à Dieu.

La prière, c'est un travail, c'est une



lutte - c'est même une souffrance, mais  
sachons persévérer.

Comme la fleur se tourne vers le soleil,  
que votre vie se transforme en une  
prière, et Dieu sera avec vous.

Le bonheur de l'âme est de demeurer  
avec Dieu et en Dieu.

(Testament)



# Mère Ledóchowska



Cette année verra le centenaire de la naissance de la Servante de Dieu, Mère Ursule Ledóchowska, Fondatrice des Ursulines du Sacré-Coeur de Jésus agonisant, appelées « grises » en raison de leur simple habit gris. La fête du centenaire coïncide heureusement avec le vivifiant courant du Concile oecuménique Vatican II, et nous permet de jeter, avec un certain recul, un regard sur Mère Ursule, qui se prodigua généreusement pour l'apostolat de l'Eglise dans différents pays d'Europe.

Beaucoup de personnes sont encore vivantes, qui ont connu personnellement Mère Ursule Ledóchowska. La génération suivante a découvert certainement son esprit, au contact de ses filles qui, plongées par la Mère dans la vie des pauvres, lui demeurent fidèles, en continuant leur mission d'amour serviable, en apportant joyeusement une aide fraternelle, là où le besoin s'en fait sentir.

Notre propos n'est pas de refaire ici l'histoire de sa vie, mais de souligner les problèmes les plus actuels, en cette

époque de renouvellement conciliaire; de présenter ce qui, dans sa pensée et dans son oeuvre, annonçait les phénomènes sociaux et religieux dont nous sommes témoins, à savoir: la nécessité de pénétrer dans les différents milieux et d'entamer le dialogue de l'amour avec tous.

Un profond « sens ecclésial » permit à Mère Ursule Ledóchowska qui se considérait comme « un misérable instrument dans les mains de Dieu », de se trouver, il y a une quarantaine d'années, sur la voie qui conduisait au Concile.

## Simplicité et cordialité dans les rapports

Sociale par nature — dès son plus jeune âge — elle se rendit compte des énergies vitales cachées dans les masses et comprit le devoir de s'en occuper. Elle ouvrit la maison de ses parents aux paysans des environs et aux pauvres. Elle les servait et leur apportait son aide matérielle et morale. Ainsi créa-t-elle autour d'elle une atmosphère de confiance et de compréhension.

« Elle avait un coeur indiciblement tendre et sensible à toutes les misères et souffrances humaines. Lorsque ses parents allèrent s'installer à Lipnica, elle se prodigua spécialement en faveur des malades et des pauvres de la population. Elle allait chez eux, leur distribuait des médicaments, leur rendait différents services, les réconfortait. Très rapidement elle gagna la confiance et le respect non seulement de la population du lieu mais aussi des gens de pays situés à plus de vingt kilomètres, qui venaient lui demander des médicaments pour les malades, des conseils à propos de difficultés ou de préoccupations et même son intervention pour mettre fin à des discordes et à des malentendus » (P. Vladimir Ledóchowski, 6 avril 1941).

Ce dialogue nécessitait que disparaisse la distance qui séparait les classes sociales d'alors: l'aristocratie et le peuple. Il exigeait une amicale rencontre entre elles. Il supposait l'égalité et le respect pour chaque homme et la conviction qu'il vaut la peine et même que c'est un devoir de s'occuper de chacun.

L'âme de Mère Ursule Ledóchowska devait être presque spontanément ouverte à la fraternité de la grande famille humaine. C'est elle qui un jour disait: « Quelle sottise d'estimer les hommes d'après leur rang social ou d'après leurs richesses! Jésus est né dans une étable! ».

Au couvent des Ursulines de Cracovie, elle éduqua la jeunesse dans cet esprit. Elle lui enseigna à voir le frère dans le prochain, à être sensible à ses besoins, à partager sincèrement avec lui ses biens, son intelligence, son temps et même son coeur. Telle est la base de sa méthode dans le domaine pédagogique. Pour elle l'échange de services n'est pas un bienfait, mais simplement un acte dû en justice.

Ses rapports avec les ouvriers étaient empreints d'une cordialité extraordinaire. Elle trouvait toujours pour eux une bonne parole, elle s'intéressait à leurs affaires, à la vie de leur famille. Ils disaient d'elle qu'elle était comme une des leurs, simple et affable pour tous.

Les aides laïques du couvent, elles aussi, étaient l'objet de ses soins affectueux. Toutes les semaines, elle leur donnait des conférences religieuses.

« Avec une sollicitude toute particulière, écrit Mère Thérèse Detlaff, elle traitait les personnes éloignées de Dieu. Elle faisait l'impossible pour leur révéler la bonté de Dieu, leur faire retrouver la foi... »

Elle allait au-devant de ceux qui se trouvaient en danger moral. En 1906, elle ouvrit le premier pensionnat religieux pour jeunes filles universitaires. Elle voulait qu'il leur tint lieu, au moins en partie, de la maison paternelle lointaine. Pour leur permettre d'approfondir leur science théologique, elle organisa des cours d'apologétique, donnés par deux fameux Pères jésuites: Jean Rostworowski et Joseph Tuszkowski. Elle rassembla les volontaires dans la Congrégation mariale, première Association religieuse des universitaires en Pologne.

## Amour en action

Le sens de la responsabilité sociale élargit toujours plus le champ d'action de Mère Ursule Ledóchowska, et s'intensifie pendant la seconde étape de sa vie. Elle franchit les frontières des nationalités et des confessions lorsqu'en 1907, après 21 ans passés dans la vie de communauté au couvent de Cracovie, elle part, avec la bénédiction du saint Pape Pie X et la permission de ses supérieurs, pour la mission des Ursulines en Russie.

A Saint-Petersbourg, elle ne se borne pas à diriger le pensionnat Sainte-Catherine. Elle découvre les besoins spirituels des milieux de nationalités et de confessions diverses. Son âme s'enflamme pour le mouvement vers l'union au sein de l'Eglise catholique et s'y consacre avec empressement.

Elle en rend compte dans l'histoire de la Congrégation:

« 1910: A cette époque une importante question occupait les esprits de la société russe: le mouvement vers le catholicisme et, parmi les catholiques russes, la scission entre le rite grec et le rite latin.

Je proposai alors d'ouvrir une espèce de jardin de Froebel pour les enfants... et une chapelle pour les catholiques russes, dans lesquelles deux rites, grec et latin, auraient pu trouver asile. »

Au cours des années suivantes (1909-1920), Mère Ursule Ledóchowska se trouve dans les pays protestants: Finlande, Suède, Norvège, Danemark, où les instituts religieux étaient interdits, comme dans la Russie des Tsars.

La Finlande d'abord. Ici, en 1909, la Mère inaugure un collège avec pensionnat pour les jeunes polonaises de santé délicate, provenant de diverses régions, y compris la lointaine Sibirie.

Les fatigants voyages hebdomadaires à Saint-Petersbourg lui laissent encore le temps de s'intéresser vivement aux problèmes de la population protestante du lieu.

Elle traduit en langue finlandaise le catéchisme et les cantiques religieux.

Dans sa lettre du 12 août 1909 au docteur Kwasnicki, elle écrit:

« La population finlandaise, attirée par le fait que j'apprends la langue et que, dans la chapelle, j'ai commencé à faire chanter en finlandais, vient nombreuse, chaque dimanche, pour les cérémonies du matin et du soir. Ces gens chantent de tout leur coeur les cantiques à la Vierge et les invocations. Ils sont fascinés par nos cérémonies... Dimanche nous avons reçu solennellement, avec les finlandais, l'Evêque catholique qui était très content de ce qu'il avait vu et qui nous aidera dans notre travail. J'espère que bientôt il sera possible de développer une action importante en Finlande, pays entièrement abandonné du point de vue religieux. Il y a un beau travail en perspective parce qu'en Finlande est encore bien vivant une sorte d'attachement inconscient à la foi des ancêtres... »

Ils viennent aussi trouver la Mère simplement pour s'épancher, pour trouver un coeur ouvert et parfois, comme au sanatorium de Halla, pour chercher avec elle le vrai sens de la vie « parce que — disaient-ils — si l'homme est comme l'arbre dans le bois — lorsqu'il tombe, tout meurt... ». La Mère s'emploie à créer un climat favorable à la recherche de la vérité. Elle écrit



dans son compte rendu: « Sachant que l'amour trace la voie à la foi, j'ai demandé à notre médecin de s'occuper des finlandais qui visitent en grand nombre notre maison. Les médicaments leur sont distribués gratuitement ».

Les Soeurs, en même temps que les fillettes, préparaient pour eux l'arbre de Noël et divers dons. On entendait dire parmi les obligés: « La Mère est bonne parce qu'elle est catholique », ce qui prouvait qu'on avait compris l'essentiel du catholicisme: l'amour en action.

**Fraternité dans le Christ.**

La première guerre mondiale sépara Mère Ursule Ledóchowska de ses Soeurs. Obligée de quitter la Russie, elle partit pour la Suède, pays neutre, afin de ne pas perdre le contact avec ses maisons religieuses de Saint-Petersbourg et de Finlande.

Dans ce milieu presque totalement protestant, dont elle ne connaît pas la langue, elle approfondit encore mieux le mystère de Dieu, Père de tous les hommes, uni au mystère de la fraternité dans le Christ.

La claire idée de la réalité divine lui permet de s'élever au-dessus des égoïsmes personnels et nationaux, de voir en tout homme un frère, de l'aimer d'une bonté rayonnante qui porte en elle quelque chose du sourire de Dieu. Elle oblige à réfléchir, sinon à plier les genoux devant la vérité.

En décembre 1914 elle écrit aux soeurs de Saint-Petersbourg:

« Haut les coeurs! Nous devons sortir de notre égoïsme, embrasser par la prière et aimer des millions de gens tristes et malheureux... ».

Et un peu plus tard, le 20 janvier 1915, viennent ses encouragements:

« Demandons au Seigneur la foi pour les malheureux, afin que tous, tous puissent regarder en haut, vers les sommets, d'où nous vient le salut, vers ce mont sur lequel le Christ a accompli le Sacrifice de la Croix ».

Elle a la certitude que Dieu dirige tout, que c'est lui qui l'a mise là. Par conséquent elle doit servir. Son coeur s'élargit à des dimensions universelles. Bien que sa foi soit la plus grande et la plus précieuse des grâces, elle est convaincue qu'il faut respecter la religion des autres et la vérité que cette religion recèle.

La loyauté quant à la Vérité confessée et le respect de la liberté de conscience des autres donnent confiance dans son activité. La Mère demeure dans le climat cordial du dialogue. En Scandinavie aussi, elle sait trouver un champ d'action parce qu'elle comprend le catholicisme comme un service d'amour envers l'homme concret, l'homme rencontré aujourd'hui, l'homme qui en ce moment a besoin d'une aide fraternelle ou qui est disposé à accepter l'amour qui lui est offert.

Son activité embrasse catholiques et protestants. Elle organise la Congrégation mariale pour les dames de Stockholm, et publie pour elles la revue: « Solglimstar » — Etincelles de soleil — qui contient entre autres les articles de l'actuelle vie de l'Eglise. Elle-même met sur pied pour elles les retraites et les exercices spirituels. Elle inaugure un Institut de langues pour la jeunesse, en majeure partie protestante, qui, en raison de la guerre, ne peut pas aller étudier à l'étranger.

Le respect du libre arbitre, la tolérance et la longanimité caractérisent ses rapports avec les élèves de l'école. Elle se contente de préparer le terrain, certaine qu'au moment opportun Dieu le transformera par sa grâce.

Voici ce qu'elle écrit dans l'histoire de la Congrégation:

« Nos jeunes filles étaient sympathiques, mais superficielles, presque sans religion. Elles n'avaient qu'une seule chose en tête: se divertir et être élégantes. L'étude ne les intéressait pas... toutefois dans nos rapports elles étaient très gentilles.

Il n'y avait aucune possibilité de rapports religieux avec elles, qui étaient des protestantes indifférentes. Je ne cherchais pas à les convertir, comme il arrivait souvent dans les couvents à l'étranger. Je sais à quelles conséquences on s'expose: une jeune fille s'exalte et au bout de quelques mois se convertit. Puis elle retourne chez elle et retrouve son ancien milieu. Elle se fiance avec un protestant et ne témoigne plus qu'indifférence au catholicisme... Elle demeure ni chair ni poisson. Ces conversions sont plus dommageables qu'avantageuses à l'Eglise.

Nous ne cachions pas à nos élèves que nous étions catholiques. Elles avaient accès à la chapelle et pouvaient assister aux cérémonies.

Je cherchais à élever leur esprit tellement superficiel, et rien d'autre.

Je crois que certaines auront réfléchi plus tard à ce qu'elles avaient vu là... Je sais que certaines d'entre elles sont venues au catholicisme... J'espère que la semence jetée un jour, presque invisiblement, aura porté ses fruits ».

En plus de cette activité déployée dans les limites de certains milieux fermés, comme la Congrégation mariale et l'école, Mère Ursule Ledóchowska entra en contact direct, grâce à la collaboration du mité d'Henri Sienkiewicz, à Vevey (Suisse), qui a pour but d'aider les victimes de la guerre en Pologne, avec les personnalités les plus insignes de différentes nationalités, de différentes idéologies et de divers credo.

**Fils du même Père**

Cette collaboration avec ce Comité se déroule dans une atmosphère de confiance réciproque. La Mère croit à la bonté volonté des hommes, à la fraternité de la famille humaine et fait appel à elle. Elle dira ensuite à ses élèves, profondément convaincue:

« Nous, habitants du globe terrestre, sommes tous fils d'un Père, de notre Père qui est dans les cieux. Nous devons donc — avec solidarité — nous aider réciproquement » (Cloche de S. Olaf, 1935, IV).

Elle se dépense avec courage. Dans la préface à l'opuscule d'Ernest Luninski: « Martyrologe de la Pologne », elle cherche à expliquer « aux âmes des hommes heureux, que l'offrande bienfaisante en vue d'aider les frères cause une plus grande joie que le fait de jouir de ses aises ». Elle encourage « les pauvres, qui ont expérimenté la souffrance à aider volontiers ceux qui sont encore plus malheureux qu'eux, sans se soucier de leurs insuffisances personnelles ». Elle invite « les écrivains et les hommes de science à prendre la défense de la Pologne ». Elle demande aux jeunes dont le coeur « palpite si fortement pour les idéaux, s'il existe de plus noble but que de tendre une main secourable aux frères qui meurent dans les tourments de la faim ».

Les comptes rendus des comités locaux, envoyés à Vevey, parlent de la générosité des Scandinaves et la Mère, dans son journal, dit son anxiété et ses rencontres dont le but est d'alléger le sort des fils malheureux du Père commun.

Nous ne pouvons nous étendre plus longuement en citations. Voici les contacts les plus caractéristiques, tirés de l'Histoire de la Congrégation, des comptes rendus et des lettres de Mère Ursule Ledóchowska.

« Aujourd'hui j'ai reçu une lettre de l'archevêque protestant, Söderblom, (un des initiateurs et des pionniers de l'œcuménisme qui, en 1918, fit le projet de créer un Conseil mondial œcuménique pour s'occuper de l'union de différentes confessions chrétiennes). Il m'avertissait que je pouvais avoir de nouveau une conférence à Upsala. Il est très bon pour moi. Je l'ai invité à venir chez nous; je lui montrerai la chapelle ».

Et puis: « Le 27 avril (1915) le pasteur anglican a prononcé au Grand Hôtel un discours sur la Terre Sainte en faveur de la malheureuse Pologne. Après lui, je fis une brève conférence, qui avait été précédée d'une présentation très cordiale d'un ministre anglais, Esmer Howard ».

Et encore: « J'ai réussi à constituer un Comité... J'ai dû multiplier les démarches, solliciter, organiser des réunions. Finalement, le 1er juin, un appel à la nation a été rédigé, demandant de l'aide pour la malheureuse Pologne, ruinée par la guerre. Les membres les plus importants de ce Comité étaient: Selma Lagerlöf, célèbre écrivain suédois, Oscar Montellus, directeur du Musée national, Alfred Jensen, professeur de langues slaves... ainsi qu'un professeur juif de l'Université, très sympathique, Benedicson, qui n'était nullement matérialiste ».

Ne manquent pas d'intérêt les descriptions des contacts dans l'atmosphère d'amitié avec Ellen Key, avec le poète Verner von Heidenstam, avec Brandes, qui d'ennemi de la Pologne qu'il était devint ami et défenseur de celle-ci. Il y a aussi un mahométan, Faride Bey, égyptien, qui rencontra, dans la maison de Mère Ursule, le métropolitain Szeptycki, rentré de trois années d'exil en Russie. Cette rencontre le frappa et l'impressionna beaucoup, au point de le pousser à s'intéresser à la religion catholique.

On pourrait multiplier les noms et les rencontres.

La Mère s'exprime avec bienveillance sur le compte de toutes les personnes rencontrées:

« Il me fait de la peine, parce qu'on voit que c'est un grand coeur; mais il est sans foi et de ce fait il est malheureux » — écrit-elle à propos de Brandes.

« Elle avait fait tant de mal par ses écrits et ses conférences, et pourtant elle avait beaucoup de coeur et de bonté. Un grand talent, une nature de feu, pleins d'enthousiasme. N'étant pas guidée par la religion, éperdue, elle allait à tâtons. Elle était exubérante et soutenait dans ses oeuvres des théories qu'elle ne mettait pas en pratique dans la vie » dit-elle d'Ellen Key.

Elle note, au sujet de Verner von Heidenstam: « Il me faisait tant de peine. Il possédait tout ce que le monde appelle bonheur, et malgré cela il était seul et j'avais remarqué en lui une certaine tristesse. Si on pouvait lui donner Dieu... ».

Au cours de ses voyages au Danemark, à la Mère se posa le problème des enfants abandonnés, orphelins des ouvriers émigrés. Elle ouvrit une maison pour les accueillir, et la maintint en vie par le travail des Soeurs et grâce aux conférences, aux fêtes de charité, aux loteries, aux récitals, organisés avec le concours des élèves protestantes.

Elle se préoccupa aussi des enfants protestants abandonnés à eux-mêmes. Elle pensa ouvrir pour eux une salle de récréation et écrit à ce sujet à son frère Vladimir, le 25 juin 1918:

« J'ai projeté d'organiser une espèce de patronage de l'après-midi, lorsque les écoliers sont libres. Je n'ai jamais vu autant d'enfants vagabonder dans les rues qu'à Aalborg... Prie pour moi. J'ai tant à faire et j'ai besoin d'une particulière protection de Dieu.



Le Père Sassen et le Provincial des Pères Camilliens, qui était récemment ici, me disent que commence une oeuvre très importante: travailler pour les enfants protestants en compagnie des pasteurs protestants. Et il importe que la tête catholique y excelle. Je me sens seulement un petit instrument; c'est Dieu qui dirige, Lui, Seigneur et Maître ».

La Mère entoure de son affection ceux qui luttent, sur les divers fronts, pour la liberté, même s'ils l'interprètent de façon différente.

« Je m'intéresse à tout ce qui survient ici, écrit-elle à Michel Sokolnicki. Si je pouvais faire davantage pour cette cause, je le ferais. Je désire éveiller une grande sympathie, afin de tous les rassembler dans un seul coeur et une seule âme ».

En quittant la Suède, elle dira:

« J'y laissai de nombreux amis. Que le Seigneur les bénisse ainsi que leur patrie, afin que ce pays puisse un jour revenir à la foi des ancêtres, à la foi de sainte Brigitte et de sainte Catherine; afin que la magnifique cathédrale d'Upsala puisse de nouveau abriter Jésus Eucharistie et que Notre-Dame prenne ce peuple sous sa protection... ».

Lorsqu'en 1920, Mère Ursule Ledóchowska rentra dans sa patrie, avec les Soeurs et les enfants, orphelins des ouvriers émigrés en Danemark, l'alternative se posa à elle sous cette forme: continuer dans la ligne traditionnelle des Ursulines polonaises, c'est-à-dire se consacrer à l'éducation de la jeunesse intellectuelle, ou bien s'appliquer de façon spéciale au travail dans les milieux ouvrier et agricole.

C'est Dieu lui-même qui, par la bouche du Nonce apostolique d'alors, Achille Ratti, le futur Pie XI, donna la réponse: « Demeurez ce que la Providence a voulu que vous soyez ».

La Mère écrit de 14 octobre 1921 à son frère Vladimir:

« C'est pour le peuple, pour le peuple qu'il faut aujourd'hui travailler; élever le peuple, le conquérir par le coeur. Ceux qui appartiennent à une classe plus élevée doivent se consacrer au peuple... Ici est le coeur de toute la Congrégation: travailler pour les enfants pauvres, pour le peuple ».

Ce programme, elle va le réaliser en toute simplicité et cohérence à travers la Congrégation des Ursulines « grises ». Ursulines des pauvres, pauvres elle-mêmes, ainsi voulait-elle les voir toujours, au service des frères dans le besoin.

Durant l'après-guerre, elle ouvre les maisons pour recueillir les plus malheureux: les enfants, les orphelins. Le travail de la Congrégation fera vivre cette Oeuvre.

A-t-on besoin de catéchistes, d'enseignantes dans les villages, dans les centres commerciaux, la Mère ne regarde pas aux conditions difficiles, dures. C'est ainsi qu'elle écrit dans l'Histoire de la Congrégation:

« Aux premiers jours de septembre 1922, Soeur Lozinska et Soeur Lesniewska... accompagnées de quatre catéchistes laïques, ont pris possession d'une petite maison que l'Evêque a mise à leur disposition pour commencer sérieusement le travail de formation des catéchistes. Une maison humide, horrible, sans eau... Les soeurs devaient aller chercher l'eau très loin, dans un endroit où les gens mal disposés les apostrophaient vertement... Mais dans cette maison il y avait une toute petite chapelle et la Messe quotidienne. Et malgré les inconvénients, les soeurs s'y trouvaient bien, elles étaient sereines ».

Sa façon d'agir est toujours la même. Elle n'en changera pas, quand elle recevra l'invitation de venir travailler dans la banlieue de Rome. Cela se passa au cours de l'audience du 6 novembre 1930. Le Saint-Père Pie XI s'adressa en ces termes à Mère Ursule: « Nous avons beaucoup à faire pour préserver la foi; Nous avons pensé à vous qui avez de l'expérience, ayant été dans de nombreux pas ». Et la

Mère répondit avec son enthousiasme coutumier: « Je me laisserais mettre en pièces pour Votre Sainteté. Nous sommes prêtes à tout, heureuses de pouvoir travailler ».

Et elle offrit le terrain récemment acquis par sa Congrégation, rue Boccea, pour répondre au désir du Pape. C'est là que, par la suite fut construite l'église Saint-Léon-le-Grand, une salle paroissiale et la cuisine économique pour des centaines de pauvres de la zone. Elle-même enseigne le catéchisme aux fillettes, aidée par la nièce de Sa Sainteté Pie XI, madame Gorini.

L'argent manque, mais la Mère ne se décourage pas: « Confiance, absolue confiance! Cette oeuvre, en effet, est de Dieu, elle n'est pas mienne. Aussi Jésus aidera-t-il la Maison de Notre-Dame de la Rue ».

En 1933, la Mère organise à Primavalle un centre de vie chrétienne. Elle pénètre ici aussi dans le milieu des pauvres et des chômeurs, qui passent leur vie sur la route ou dans les étroites barraques.

Avant d'entreprendre le travail, elle écrit aux soeurs: « Il n'y a ici que des barraques rouges et on nous donnera l'une d'elles. J'ai demandé que l'on ne construise rien de mieux pour nous. Et ainsi nous vivrons avec les pauvres, nous soignerons les malades et donnerons à tous notre amour » (1932).

Et quand, en 1930, elle envoie le premier groupe de soeurs en France, elle n'hésite pas à les diriger vers les usines de l'Ardenne où les jeunes polonaises, contraintes à s'expatrier pour vivre, à cause de la crise économique que traverse leur pays, ont trouvé du travail. Les soeurs travaillent avec eux, sont salariées, et dans la pension elles créent des conditions telles que les jeunes se sentent « en famille ».

#### *Ne jamais séparer, mais unir*

Mère Ursule a tout un réseau de petites maisons disséminées aux confins orientaux de la Pologne. Elle n'attend pas que les gens viennent à elle, c'est elle qui prend les devants. Elle veut élever leur vie, rendre leurs conditions plus dignes de créatures humaines et ainsi attirer à la foi.

Elle aide les orthodoxes et les catholiques des différents rites. « Les soeurs — selon elle — doivent témoigner par leur vie de leur amour pour tous » affirme Don Giovanni Zieja. Elle est certaine que c'est là la seule voie qui mène à l'union des orthodoxes dans le troupeau du Christ.

Ici, comme en Finlande, se déroulaient, pour ainsi dire, « les fonctions préecuméniques ». Avec cette seule différence qu'ici les orthodoxes prenaient la place des protestants.

Voici ce qu'écrivait la Mère:

« Quelques mois après notre arrivée à Horodec, on me demanda de m'occuper d'Ilosk, petit village en Pologne. En réalité Ilosk n'est pas un village, mais une colonie rurale dans un bois fangeux.

Nous louâmes une petite pièce... et y envoyâmes une soeur. Et ainsi débuta un travail vraiment missionnaire. La soeur, « vicaire du curé » comme il l'appelait lui-même, se chargea de présider aux cérémonies (chants et prières) de la matinée du dimanche. Je lui demandai de ne pas trop

prolonger la prière, par excès de zèle. Mais quand elle voulait clôturer la cérémonie, les gens insistaient: « Encore, encore! ». Ici catholiques et orthodoxes se réunissent ensemble. Tous désirent et cherchent Dieu. La soeur en outre préside aux cérémonies des mois de mai, de juin et d'octobre et chaque soir elle récite les prières dans la petite chapelle de bois.

Même si le prêtre s'absente, les gens ne se sentent pas abandonnés. Ils savent à qui s'adresser en cas de difficultés ou de maladies » même pendant la nuit.

On a demandé à la soeur de donner des cours dans deux écoles sises à 16 kilomètres de distance. Elle a accepté et l'été elle s'y rend à bicyclette, et l'hiver sur un chariot... L'été, les enfants étant occupés à faire paître les chevaux, loin du pays, et ne pouvant aller à l'école... la soeur va s'asseoir sur le pré au milieu d'eux... et c'est ainsi qu'elle leur donne la leçon...

J'ai dû y envoyer une autre soeur pour s'occuper des petits enfants. En effet les asiles tiennent une place importante dans notre travail missionnaire ».

La Mère continue: « Dans ces postes j'envoie, si possible, des soeurs diplômées parce que le travail missionnaire exige précisément des personnes cultivées, bien éduquées, qui sachent comprendre les difficultés des gens et résoudre leurs problèmes... ».

Le travail est dur, spécialement l'hiver quand il fait froid et sombre, mais il donne une telle consolation aux soeurs qu'elles ne voudraient pas échanger leur sombre et minuscule chambrette contre l'appartement le plus confortable d'un grand palais de ville, avec chauffage central et électricité » (Cloche de S. Olaf 1937, 1939, 1).

En 1926, parlant de ce travail missionnaire, Mère Ursule Ledóchowska a clairement précisé comment elle conçoit le dialogue avec tout homme: « Notre politique est l'amour... Et pour cette politique d'amour, nous sommes prêtes à consacrer nos forces, notre temps, notre vie ». « ...C'est cela que veulent les soeurs: vivre en union avec tous, pour devenir — selon les paroles de saint Paul — tout pour tous, et conduire tous les hommes au Christ ».

Voilà la source de sa joyeuse et totale donation à tous, en quelque lieu que Dieu l'appelle.

Mère Ursule Ledóchowska est actuelle et reste actuelle parce qu'elle a saisi l'essentiel du catholicisme: l'amour. Car dans sa vie elle a réalisé le principe qu'elle a enseigné aux soeurs, dans sa lettre de 1914: « Que votre intention ne soit jamais de séparer, mais d'unir ». Elle avait le courage de vivre avec simplicité l'Evangile jour après jour. Elle puisait en lui les idées les plus « révolutionnaires » et les plus modernes qu'elle n'appelait pas idées, mais bien simplement exigences de la volonté de Dieu, dans les situations concrètes de la vie.

A l'occasion du centenaire de la naissance de la Servante de Dieu, Mère Ursule Ledóchowska, souhaitons que l'esprit de la Fondatrice conduise la Congrégation des Ursulines « grises » sur la voie qui leur a été clairement tracée, voie vraiment conciliaire, évangélique, voie de l'amour fraternel à l'égard de tous les hommes.

C. G. A.